

Fascisme, Guerre... ou Révolution ! par Marceau Pivert

Pour que la révolution prolétarienne espagnole triomphe du fascisme international, il nous faut évidemment fournir à nos frères de classe tous les moyens matériels et techniques dont ils ont besoin.

Mais leur victoire, comme la nôtre, exige également une stratégie politique clairvoyante.

Premier écueil à éviter : favoriser le passage de la guerre civile en Espagne à la guerre internationale. Une pression formidable des impérialismes exaspérés s'exerce dans ce sens. En apparence, on peut croire que la guerre que le monde capitaliste porte en son sein est celle des « *démocraties* » contre « *le fascisme* ». Mais, en fait, c'est d'un nouveau partage du monde qu'il s'agit. La haute banque, l'industrie lourde, les trusts se disputent âprement les débouchés, les zones d'influence, les colonies. Ils font et défont les accords internationaux. Ils commandent et déterminent les coalitions d'appétits. Ils financent, dans tous les pays, les formations fascistes destinées à briser la résistance prolétarienne. Le régime capitaliste ne peut plus se prolonger que par la guerre et le fascisme : abattre le fascisme doit être un moyen de faire reculer la guerre impérialiste en laissant aux travailleurs la libre disposition de leurs pensées, de leurs bras, de leurs vies... Il n'y a pas de pire aberration que de consentir à la guerre pour se délivrer du fascisme.

- Cependant, diront certains, l'intervention de Hitler et de Mussolini et de nos propres fascistes aux côtés des rebelles espagnols est bien évidente et nous devons en tenir compte.

- Sans aucun doute ! Nous n'avons pas attendu, nous, cette « *révélation* » pour dénoncer le mensonge de la « *défense nationale* ». Nous savons, pour l'avoir découverte dans l'expérience historique autant que dans la doctrine, cette vérité socialiste élémentaire : les intérêts de classe du capitalisme passent désormais avant toute considération de solidarité nationale.

Et c'est pourquoi nous ne confondons pas la nécessaire lutte révolutionnaire pour le renversement du capitalisme avec la criminelle guerre « *de défense nationale* » destinée à renforcer la domination capitaliste grâce à des millions de cadavres de prolétaires.

C'est pourquoi, en face des tentations monstrueuses de retour à l'union sacrée « *des Français* », nous lançons notre cri d'alarme ! Mais il ne suffit pas de mettre en garde ; et nous avons toujours préconisé une action directe autonome de classe comme unique moyen de conquérir le pain, la liberté, la paix. Nous rencontrons ici les formules jetées dans la discussion au dernier congrès du Syndicat des instituteurs : elles semblent nettement insuffisantes pour traduire une tactique de classe.

« *plutôt la servitude que la mort* » n'est pas une formule dépourvue de contenu pour l'individu, quoi de pire que la mort ? Mais une classe comme le prolétariat ne meurt pas. Elle est plus ou moins asservie (plus avec le fascisme – moins avec la démocratie bourgeoise). Ce qui importe, c'est qu'elle lutte et ne se résigne point. En ce sens, l'exemple admirable des travailleurs espagnols dément avec raison la formule trop simpliste : ils conduisent, les armes à la main, la lutte émancipatrice par excellence, celle qui mettra fin à leur servitude, par la mort du capitalisme en tant que classe.

Mais l'autre formule : « *plutôt la mort que la servitude* », est peut-être plus insidieuse.

Quoi de plus « *asservi* » qu'un cadavre, même glorieux ! Ce genre de formule a conduit des millions d'hommes aux charniers de la guerre impérialiste ; ils croyaient mourir pour en finir avec la servitude... et ils renforçaient celle-ci, dans la victoire autant que dans la défaite !

La seule lutte acceptable est donc celle qui dresse une classe opprimée contre la poignée de puissants parasites qui l'exploite.

Il faut donc, plus que jamais, refuser l'hypothèse de la guerre impérialiste, derrière laquelle se profilent les appétits des Krupp et des Schneider, des Montecatini et des Vickers.

Il faut donc se consacrer uniquement à une implacable lutte de classe internationale, au lieu de se laisser chloroformer par les constructions juridiques internationales du capitalisme.

Cette lutte de classe internationale nous l'avons appelée lors de la conquête de l'Éthiopie. Elle apparaît encore plus nécessaire pour desserrer l'étreinte du fascisme qui cherche à broyer les travailleurs d'Espagne. La puissance syndicale doit s'engager à fond : faire passer par tous les moyens tout ce qui manque à nos frères de combat ; arrêter par tous les moyens tout ce qui va dans le camp ennemi. Inutile de demander quelque permission que ce soit à qui que ce soit... Réseaux, routes, bateaux, douanes, arsenaux, usines, télégraphes, transports sont à la merci de la force prolétarienne. Tout ce que doit exiger du gouvernement, de notre gouvernement, c'est qu'il laisse agir les masses qui l'ont porté au pouvoir.

On peut le lui dire, en toute cordialité, mais avec impatience. Il cède trop à la pression de classe de l'ennemi dans certains domaines. Tout se paie ! Et l'expérience espagnole est cruelle à ce sujet : au moment du péril, les généraux, les diplomates, les hauts fonctionnaires obéissent à leur caste et trahissent le peuple. Trop de généraux, trop de diplomates, trop de hauts fonctionnaires sont encore en place, chez nous. Et l'on n'est même pas capables de remplacer à la radio tel « *collaborateur* » fasciste, casé par Mandel...

Cela ne peut pas durer...

Nous ne voulons pas attendre l'heure des combats décisifs pour sonder le degré de fidélité au peuple de certains complices de l'ennemi bien connus. Nous voulons traquer, dans les services publics, les amis de Franco, de Hitler et de Mussolini avant d'entrer en lutte directe avec leurs bailleurs de fonds, nos Juan March et autres Schneider.

Enfin, face aux bandes qu'ils constituent, avec leurs Dorgères, Doriot, Sabiani et de la Rocque, nous appelons les travailleurs conscients du péril à la constitution des milices de défense populaire. Ce n'est pas en masquant les antagonismes de classe, c'est en les accusant ; ce n'est pas en protestant platoniquement, c'est en luttant qu'on restera fidèle aux leçons de l'Histoire.

Qu'on le veuille ou non, avec l'avant-garde espagnole, l'Europe entre dans un nouveau cycle de révolution... ou de guerre. Il faut hâter l'heure de la Révolution prolétarienne internationale si l'on veut éviter la plus effroyable des guerres...

Il faut se souvenir aussi que le fascisme n'est pas autre chose que « *le châtement terrible qui s'abat sur les prolétariats lorsqu'ils ont laissé passer l'heure de la Révolution...* » (1)

P.-S. – Je suis obligé de constater que plus d'un mois après la décision unanime prise au Comité national de Coordination (P.S. P.C.) une lettre de rectification que j'avais adressée à l'Humanité n'a pas encore été insérée. (Pas plus d'ailleurs qu'une autre lettre, datant de trois semaines, émanant de l'unanimité de la C.E. de la Seine.)

1 Cf. le beau livre de notre ami Daniel Guérin, *Fascisme et grand capital* (NRF, Gallimard), 18 fr., qui constitue une analyse pénétrante de cette vérité.